

monnaies, de confisquer à son profit les biens de ceux qui avaient soutenu le parti de Frédéric dans les dernières guerres, de vendre les domaines de la couronne, et enfin de faire main basse sur tous les dépôts d'argent et d'armes qu'il trouverait dans le royaume.

Mainfroi, trompé dans son ambition, avait d'abord cherché à se venger d'Innocent, et tenait en révolte une partie de la Pouille et de la Calabre; mais ayant ensuite considéré tout le parti qu'il pouvait tirer de sa position, il résolut de faire sa soumission au saint-siège. En conséquence il proposa au pape de le mettre en possession de la Pouille, de la Calabre et d'une grande partie de la Sicile, si de son côté il voulait le nommer tuteur de Conradin et lui donner la principauté de Tarente, les comtés de Gravine, de Tricarique, et le déclarer son vicaire pour la partie insoumise des états de Sicile.

Innocent, qui se voyait d'un seul coup débarrassé de son plus formidable ennemi, consentit à tout et livra le fils à l'assassin du père. Il résolut ensuite de visiter ses nouveaux états, et vint à Ceperano, où Mainfroi l'attendait pour signer les conventions du traité. De Ceperano, le pontife se rendit à Capoue et à Naples; mais là Dieu avait marqué le terme de sa marche triomphale; il fut attaqué dans cette ville d'une maladie grave qui l'enleva le 7 décembre 1254.

ALEXANDRE IV,

THÉODORE LASCARIS, 186^e PAPE. SAINT LOUIS,
JEAN LASCARIS, roi
empereurs d'Orient. de France.

Election d'Alexandre IV. — Son histoire avant son pontificat. — Il protège les moines mendiants. — Le pape offre la couronne de Sicile au roi d'Angleterre. — Révolte contre Alexandre. — Secte des flagellants. — Le pape entreprend de former une ligue des princes chrétiens pour résister aux Tartares. — Mort d'Alexandre IV.

Pendant la maladie du pape, Mainfroi trouvant l'occasion favorable, s'était de nouveau déclaré en hostilité avec la cour de Rome, et s'était emparé de Nocera et de Fogio, deux places importantes. Ce coup de main répandit la consternation dans tous les esprits, et les cardinaux qui étaient à Naples voulurent aussitôt faire retraite vers la Campanie, afin de procéder à l'élection du successeur d'Innocent. Néanmoins le marquis de Berthold, qui commandait à Naples, parvint à les rassurer et les détermina à former le conclave: cette fois, sous l'impression de la crainte, les intrigues se nouèrent et se dénouèrent avec une grande rapidité, car le jour même on proclama Rainald Conti souverain pontife sous le nom d'Alexandre IV.

Ce cardinal était fils de Philippe de Conti, frère du pape Grégoire IX, et descendait de l'illustre famille des comtes

de Segni Il était né au château de Jenne, dépendance de l'abbaye de Sublac, au diocèse d'Anagni, où il avait vécu jusqu'à l'âge de quarante ans, comme simple membre du chapitre des chanoines de la cathédrale, lorsqu'il prit fantaisie au pape son oncle de l'appeler à Rome. Il se rendit à l'injonction de Grégoire IX, et vint prendre rang parmi les cardinaux avec le titre d'évêque d'Ostie. Le nouveau prélat affectait une grande application à la prière, pratiquait de sévères abstinences et affichait beaucoup d'humilité; ce qui ne l'empêchait pas d'avoir des flatteurs et des maîtresses.

Devenu pape, Alexandre songea à prendre l'esprit de son rôle, et il se montra le digne continuateur de la politique de Grégoire et d'Innocent. Il s'occupa d'abord de résister à la faction des Gibelins, qui, sous la conduite d'un vaillant chevalier, nommé Écelin, s'était déjà emparée de la marche de Trévisane, et menaçait d'envahir toute la Sicile, en dépit des anathèmes du saint-siège. Alexandre déclara le chef des rebelles ennemi de Dieu, déchu de ses dignités, privé de ses biens, et il les donna au comte Albéric, frère de ce seigneur, afin d'armer le frère contre le frère. Ensuite il excommunia le fratricide Mainfroi, et lui opposa le cardinal Octavien Ubaldin, auquel il donna la légation du royaume de Sicile, en remplacement de Guillaume, qui n'avait pu se maintenir dans la Pouille depuis la mort du pape Innocent.

Sans s'arrêter à justifier sa conduite, Mainfroi continua ses conquêtes, et s'avança à la rencontre d'Octavien, qui avait une nombreuse armée, composée de troupes mal approvisionnées et mal équipées; le légat, au lieu de se battre, demanda lâchement à traiter de la paix. Il fut convenu entre

eux que Mainfroi abandonnerait la terre de Labour au pape, et gouvernerait tout le reste du royaume de Sicile sous le nom de Conradin, son neveu.

Alexandre refusa de ratifier ce traité, sous prétexte que son légat avait outrepassé ses pouvoirs, et qu'il l'avait fait par nécessité, pour sauver son armée; qu'en conséquence un pareil engagement ne pouvait être obligatoire. Mainfroi, indigné, reprit aussitôt la campagne à la tête de ses troupes victorieuses, et menaça de punir sévèrement le pontife de son manque de foi. Celui-ci, qui avait compris que ses armes étaient impuissantes pour soumettre un tel ennemi, chercha des alliés au dehors, et fit offrir la couronne de Sicile au jeune Edmond, second fils du roi d'Angleterre: Jacques Bomcambio, évêque de Bologne, fut chargé de cette mission importante. A son arrivée dans la Grande-Bretagne, le légat convoqua une assemblée des grands du royaume, et il investit solennellement le prince Edmond de la royauté de Sicile, par un anneau qu'il lui plaça au doigt au nom du saint-père: en outre, il déclara le roi d'Angleterre relevé de ses vœux pour son pèlerinage de la terre sainte, à la condition qu'il autoriserait une nouvelle croisade contre Mainfroi.

Comme cette bulle soulevait de violents murmures dans le peuple, pour les faire cesser Jacques Bomcambio réunit les prélats du royaume, et voulut leur faire reconnaître qu'un pape avait le droit d'absoudre de tous les crimes ceux qui versaient leur sang pour son service, ou qui le secouraient de leur argent. Les évêques anglais, loin d'approuver une semblable doctrine, se levèrent spontanément pour crier anathème au pape. Ils adressèrent de sages remontrances au

roi, le suppliant de ne pas accomplir une entreprise aussi désastreuse que celle proposée par Alexandre, lui observant que les affaires de la Sicile étaient dans un état déplorable, et que l'indigne pontife lui offrait une couronne qu'il serait impossible de conquérir, et que d'ailleurs, en supposant qu'il l'emportât sur ses ennemis, sans nul doute les papes le poursuivraient à son tour, comme ils avaient poursuivi les empereurs grecs, les princes français et les souverains allemands.

Enfin l'un d'eux, l'archevêque Seval, parla avec tant d'éloquence, que le prince retira la parole, qu'il avait déjà donnée au légat romain. Alexandre, furieux contre le métropolitain qui était la cause de cet échec, résolut de se venger : il lui envoya l'ordre de conférer les meilleurs bénéfices de son diocèse à des Italiens qui ne résidaient pas dans le pays; et sur son refus d'obéir à ce décret injuste, il le fit excommunier et déposer solennellement au son des cloches, par une censure infamante. Seval subit cette persécution avec une courageuse fermeté, et il s'est contenté de nous laisser dans ses ouvrages plusieurs lettres remarquables contre la tyrannie de la cour romaine.

Si le pontife se montrait l'ennemi des prêtres vertueux, en contraste il se déclarait le protecteur des moines débauchés, cette lèpre hideuse qui depuis tant de siècles ronge encore les peuples. Il publia en leur faveur une bulle qui rétablissait les privilèges dont ils avaient été dépouillés par son prédécesseur. En tête de cet acte se trouvait ce singulier préambule : « Il n'est pas extraordinaire qu'un pape casse les décrets de ceux qui l'ont précédé sur la chaire apostolique,

» surtout lorsque leurs ordonnances sont entachées d'erreurs » et ont été rendues sous de funestes préventions ou avec » précipitation. »

Quelques mois après, il publia une seconde bulle pour éteindre les querelles qui s'étaient élevées entre les frères prêcheurs et les docteurs de Paris, et dans laquelle, sous prétexte du bien de la religion, il modifiait de sa seule autorité les règlements de l'Université, prescrivant au chancelier de Paris de quelle manière il devait accorder les licences, et lui indiquant qu'il voulait qu'on les conférât à un nombre illimité de docteurs; en outre, il lui intima l'ordre de rétablir dans les rangs des professeurs de l'Université les frères prêcheurs, et renouvela les statuts relatifs à la cessation des cours en cas d'insultes faites à ces religieux par les étudiants.

Malgré l'injonction du saint-père, l'Université refusa d'admettre dans son sein les frères prêcheurs, qu'elle avait déjà expulsés. Alexandre, pour intimider le corps universitaire, fulmina ses anathèmes; rien n'ébranla la résolution des docteurs : ils répondirent au pape qu'ils avaient exclu pour toujours de leurs rangs les moines mendiants, parce qu'ils soutenaient des maximes horribles; et ils lui envoyèrent, à l'appui de leurs assertions, un ouvrage monstrueux intitulé « l'Évangile éternel. » Le pape, après l'avoir examiné, trouva les doctrines qu'il contenait tellement effroyables, qu'il le fit brûler secrètement, pour ne pas jeter la réprobation sur ses auteurs. Ce fut au contraire sur Guillaume de Saint-Amour, le détracteur des frères mendiants, que retomba toute la colère pontificale; il l'excommunia solennellement, et fit livrer aux flammes tous ses ouvrages.

Malgré ces actes d'autorité, Alexandre était loin de dominer les affaires temporelles; non-seulement il n'avait pu soumettre les Siciliens, mais encore jusque dans Rome le peuple se montrait impatient de secouer le joug du saint-siège. Une violente sédition éclata à l'occasion de l'emprisonnement de Brancaléon, premier sénateur, que le pape disgraciait pour mettre à sa place un de ses favoris; les citoyens, ameutés par un boulanger anglais que le nouveau dignitaire voulait faire battre de verges, se précipitèrent sur les gardes, leur arrachèrent leurs armes, coururent à la prison où était enfermé le sénateur, en brisèrent les portes, et le conduisirent en triomphe au Capitole.

Brancaléon, devenu tout-puissant à la suite de ce mouvement populaire, reprit fièrement ses fonctions de magistrat, chassa ses ennemis de Rome, et fit étrangler deux des parents du cardinal Anibaldi, l'auteur de sa disgrâce. Le pape essaya de l'intimider par ses excommunications; mais le sénateur lui fit dire que c'était peine inutile, attendu qu'il avait acheté de son prédécesseur le privilège de pouvoir être anathématisé; que cependant, s'il continuait ses jongleries, il le ferait pendre lui et tous ses cardinaux. Cette menace remplit d'effroi le saint-père; et comme il savait Brancaléon homme d'exécution, il s'esquiva de Rome pour se réfugier à Viterbe avec ses partisans.

Mainfroi, de son côté, maître de la Sicile, de la principauté de Tarente, de la Pouille et de la terre de Labour, se faisait couronner solennellement à Palerme, pendant que le courageux Écelin poussait ses conquêtes sur les domaines de l'Église. Enfin, tout faisait présager pour l'Italie un terme à

ses misères par l'abolition de la puissance pontificale, lorsque arriva la mort de Guillaume, ce fantôme d'empereur, qui avait succédé en Allemagne à l'infortuné Conrad.

Cet événement en éveillant les ambitions détourna les esprits du premier but, qui était la ruine des papes, et sauva Alexandre. Deux partis se formèrent pour disputer l'empire d'Allemagne; les uns élurent Richard, comte de Cornouailles, frère du roi d'Angleterre, les autres Alphonse, roi de Castille. Ce dernier, qui avait le plus de chances de réussir, se préparait déjà à venir prendre possession de la couronne qui lui était offerte, lorsqu'une tentative des Sarrasins d'Espagne sur Cordoue le détermina à suspendre son départ. Il se contenta d'envoyer des ambassadeurs en Italie, avec de riches présents, pour mettre le pape dans ses intérêts. Alexandre accepta les marques de la munificence du roi, et répondit hypocritement aux députés: « Vous savez, mes frères, que » l'usage a établi depuis longtemps que la possession du » royaume d'Allemagne se trouve liée à celle de la couronne » impériale; que votre roi se fasse donc consacrer à Aix-la- » Chapelle, et nous lui promettons notre protection pour le » faire reconnaître empereur. Néanmoins qu'il prenne garde » en quittant Cordoue de perdre le royaume de Castille, et » de venir en Allemagne lorsqu'il ne nous sera plus possible » de faire triompher sa cause. » Cette réponse suffit pour montrer toute la mauvaise foi d'Alexandre, puisque déjà il avait conféré à Richard le titre de roi des Romains, ainsi qu'il est authentiquement prouvé par les lettres du pape et par celles de plusieurs seigneurs italiens, qui avaient prêté serment de fidélité à ce prince.